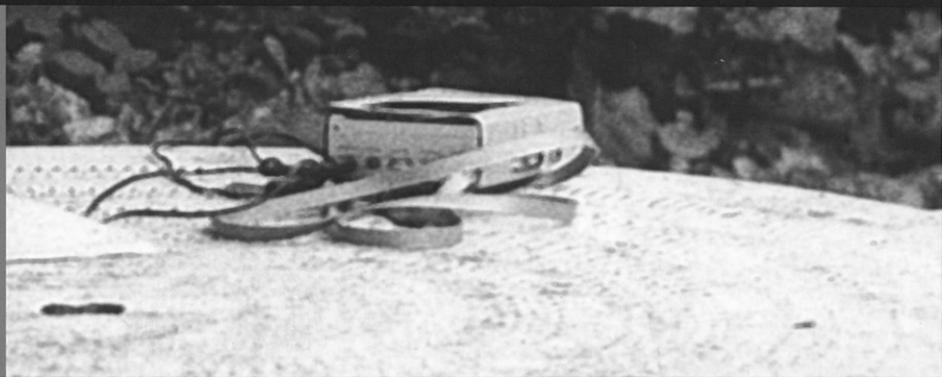




Gaston Miron

L'avenir dégagé

Entretiens 1959-1993



Vous voyez que chez moi il y a une médiation par la femme qui permet d'accéder à la fraternité et à la réalité.

Mais vous n'avez pas renoncé à cette recherche?

Non, je n'ai jamais renoncé malgré tous les échecs. Je suis têtue de naissance. J'ai des accabllements profonds, mais la vie est tellement forte qu'elle reprend toujours le dessus, c'est comme une espèce de plongée « racineuse » qui ne veut pas déraciner. Comme je dis dans « La marche à l'amour », je refuse la tragédie, je refuse l'échec et j'affirme qu'il faut toujours donner la cent et unième chance à l'amour. Comme je dis : « j'ai du chiendent d'achigan plein l'âme¹³ ». Il y a toujours une espèce de reprise de l'amour et une continuation de la recherche de médiation.

Pour vous l'amour est donc une dimension vitale de votre univers intérieur?

Absolument.

Est-ce qu'il y a d'autres dimensions vitales aujourd'hui de votre univers intérieur? Je pense à la religion, à Dieu.

J'ai été profondément religieux sur le plan individuel, dans une religion tout à fait cloîtrée, qui a évidemment coïncidé avec mon adolescence. Par la suite, j'ai toujours gardé une très grande affection envers mes sources religieuses. Cependant, cette pensée religieuse a beaucoup évolué depuis. À un moment donné, au moment de l'Ordre de Bon Temps et des sciences sociales, où je découvrais justement le social, mon catholicisme est lui-même devenu social. J'ai milité à cette époque-là pour un catholicisme plus ouvert qui débouche sur les problèmes sociaux, un peu à l'exemple de *Cité libre* en 1950. Ensuite, l'échec de l'amour a mis en cause ma dimen-

13. HR, p. 61.

sion religieuse, car même la femme m'avait été une médiation à Dieu également. Alors, je disais des choses aussi simplistes, absolues et dénuées de sens que celles-ci : « Si je ne suis pas capable d'aimer une femme, mon prochain immédiat, rien n'existe en dehors. »

En somme, vous me dites que si vous n'aimez pas une femme, vous n'arriverez jamais tout à fait à rejoindre Dieu ?

Je l'ai cru à un moment donné, quoique j'aie évolué depuis. Après le premier amour, il y avait comme une espèce de honte de la chose religieuse chez moi parce que je m'en sentais indigne de la même façon que je me sentais indigne de l'amour. Mais il y avait toujours une reprise de l'amour. Il y a eu un deuxième amour, quelques années plus tard, et ça a été le même déroulement, le même échec, toujours selon les mêmes causes, pensais-je alors. La question se reposait toujours, jusqu'au troisième amour, en 1960, où j'ai enfin accepté que la femme ne soit plus un absolu, qu'elle est un être comme nous, relatif, avec une vie personnelle, autonome, etc. Elle n'est pas un but mais un accompagnement. La femme n'a qu'une relation avec nous et cette relation justement peut naître et mourir aussi.

C'est dans cette perspective-là maintenant que vous cherchez l'amour ?

Oui. Maintenant j'accepte ma relativité. Ça s'inscrit aussi dans toute l'évolution de ma pensée ; j'accepte ma quotienneté et même ma mort.

Vous avez eu l'expérience de la souffrance à travers l'amour ?

Oui, parce que chez moi, la souffrance a été liée à l'amour. D'abord, avant que je connaisse un premier amour, je souffrais beaucoup de ne pas rencontrer une femme. C'était une

souffrance « rentrée », si on veut. Après le premier amour, elle s'est extériorisée ; elle est devenue fanfaronnade, cynisme, dérision. Toutes ces caricatures et ces sentiments se sont projetés dans mes poèmes. Il y avait aussi (et ça a influencé ma conception de la littérature en 1955) mon désir d'aller le plus loin possible dans la littérature de l'aveu afin de me libérer, d'avouer les choses les plus inavouables en nous, nos motivations les plus troubles, les plus obscures, même celles dont on pourrait rougir. Il y avait justement une espèce d'abolition de la souffrance chaque fois que l'amour reprenait voile. Il y avait également un naufrage du bonheur quand l'échec intervenait et que la souffrance me reprenait. J'ai « essentialisé » la souffrance à un moment donné ; j'ai cru que j'étais la souffrance et que je ne pourrais jamais en sortir parce que j'en faisais un absolu. C'était l'absolu de l'amour.

Après le deuxième amour, je me suis révolté contre la souffrance. En même temps, je me révoltais contre Dieu. En 1958, j'ai essayé d'évacuer la notion religieuse de la souffrance. Jusqu'ici, on avait considéré la souffrance, du moins dans tout ce qu'on nous a enseigné, comme rédemptrice, comme un facteur qui nous fait gagner le ciel, remet nos péchés et nous épargne vingt ans de purgatoire. Alors, je n'acceptais plus cette notion religieuse. C'est là où j'ai écrit par exemple : « la souffrance a les yeux vides du fer-blanc¹⁴ ». C'est l'évacuation complète, car la souffrance est un objet, une chose hideuse. Dans ma vie, j'ai trouvé que la souffrance m'avait toujours abêti au lieu de me grandir, peut-être parce que je n'avais pas le *substratum* nécessaire pour la supporter à cette époque-là. Peut-être étais-je victime également de ma formation, de mon évolution et de tout le conditionnement social. De toute façon, je me suis révolté

14. HR, p. 66.

à un moment donné contre la souffrance. Là aussi, je me suis aperçu que j'en avais fait un absolu. La souffrance, maintenant, est redevenue une chose normale, une chose d'accompagnement aussi, qui peut apparaître et disparaître. La souffrance fait partie de la condition humaine et de la quotidienneté, il faut compter avec elle sans l'«absolutiser», si je peux m'exprimer ainsi.

À travers ces expériences de l'amour et de la souffrance, vous en viviez une troisième qui était celle de la recherche de Dieu ou d'un autre dieu ?

Non, comme j'ai dit tout à l'heure, je crois que je suis affectivement resté fidèle à mes sources religieuses, même sur le plan dogmatique. Je demeure assez d'accord, en général, avec l'ensemble de mes conceptions religieuses. Elles m'ont d'abord été transmises et je les ai enrichies par la suite, surtout dans mon passage à travers le personalisme de Mounier, qui a aéré, désenbourbé, dégrossi ce christianisme-là; il l'a ouvert sur le monde, puis en a fait une valeur positive du monde moderne. Je crois que le christianisme est l'une des clés de l'homme, comme le marxisme. Je vous ai dit tout à l'heure que j'ai accueilli le marxisme un peu comme le voile de Véronique a reçu la figure du Christ. Vers 1958-1959, j'ai aussi redécouvert ce marxisme-là, un marxisme humain que je n'entends pas comme un système politique mais plutôt comme un courant de pensée, une méthode analytique de l'Histoire. J'ai ensuite découvert un autre pilier : la psychanalyse. Toutes ces clés nous donneront éventuellement une ouverture complète sur le destin de l'homme. Enfin, en gros, je suis resté assez fidèle à mes sources religieuses, aussi par solidarité avec ma collectivité. Ça peut peut-être paraître infantile à certains ou en rendre d'autres sceptiques. De toute façon, il y a cette solidarité que je dois vivre avec ma collectivité dans l'évolution historique qui est la sienné à l'heure actuelle.

Cependant, je dois avouer que, sur le plan des comportements religieux, j'ai abandonné toute pratique depuis 1956-1957. Peut-être que je reconsidérerai la chose, peut-être que je reviendrai à une adéquation entre l'évolution de ma pensée et mes comportements religieux. Mais, pour le moment, je n'ai pas encore réconcilié tout à fait l'appareil dans lequel j'ai vécu avec la doctrine catholique en général. Alors, quand on me demande ce que je suis, je dis souvent : « Je suis un chrétien à tendance catholique » (*rires*).

Vous parliez du marxisme tout à l'heure comme d'une méthode analytique qui a exercé sur vous une influence marquante. Cette influence a-t-elle des répercussions importantes sur votre conception politique ?

Certainement, mais c'est seulement depuis peu qu'elle se traduit dans les faits, car j'ai mis du temps à faire une synthèse personnelle. Moi qui ai accédé très tard à ces synthèses, à l'âge de 27, 28 ans et encore, très timidement, c'est seulement maintenant que j'effectue les synthèses nécessaires à une action future.

Un moment donné, je reçois un téléphone du PSD (à cette époque je crois que c'était encore le CCF, mais ils venaient tout juste de changer de dénomination, on l'appelait donc le Parti social démocratique¹⁵). On me dit que les chefs du Québec veulent me rencontrer. Je les vois : on me propose d'entrer dans le parti et de me porter candidat. Je suis tout étonné. Enfin, je réfléchis quelque temps et j'accepte, car ça concordait assez avec mes préoccupations. Je découvrais donc le socialisme, du moins, tel qu'il existait ici, c'est-

15. Le Parti social démocratique (PSD) fut, entre 1955 et 1961, l'appellation québécoise du parti fédéral CCF (Cooperative Commonwealth Federation), ancêtre du Nouveau Parti démocratique qui sera fondé en 1961. Aux élections fédérales de 1957 et de 1958, Miron est candidat du PSD, chaque fois défait, dans le comté d'Outremont.

Est-ce qu'on arrive tout de suite, Gaston, à Montréal ou si on passe par les frères?

On peut bien passer par les frères. Ça a été une période importante aussi pour moi. Donc, après Sainte-Agathe, après Saint-Agricole, je suis parti pour le juvénat. J'avais treize ans et demi. Je n'avais pas tellement la vocation, d'ailleurs c'est une femme qui va me faire perdre ma vocation six ans plus tard. (*Rires.*)

On va lui dire merci tout de suite.

À l'époque, il faut comprendre qu'il y avait des astuces quand même chez les frères recruteurs. Ils faisaient miroiter à nos parents que nous allions faire des études, que nous allions être instruits. Les frères étaient recrutés surtout dans les classes pauvres ou dans les classes moins favorisées, disons. Tandis que ceux qui se destinaient à la prêtrise ou aux communautés de prêtres, peut-être que je fais erreur, mais il me semble qu'ils étaient recrutés dans d'autres classes (*rires*). J'ai accepté un peu à mon corps défendant, mais c'était surtout pour rejoindre mes copains. Une fois rendu là, j'ai vraiment essayé de me conformer à la vocation religieuse. Je retiens surtout que ça a été une période d'études et d'enfermement dont je garde un très bon souvenir. J'entends toutes sortes de choses sur les frères, sur les collègues. Moi, je n'en garde pas un souvenir désagréable. Je me souviens d'une période heureuse de ma vie où alternaient avec les études les jeux, la méditation, l'amitié. Et surtout, ce dont je me souviens le plus ce sont des professeurs, c'étaient véritablement des maîtres pour moi. Comme à l'école primaire, c'étaient des frères du Sacré-Cœur. À Sainte-Agathe aussi, j'avais eu des frères qui m'avaient enseigné la grammaire, la langue, l'histoire, la géographie.

Suffisamment pour se souvenir des noms...

lisait les soirs d'hiver: *Geneviève de Brabant* et *Pierre Cholet, l'enfant perdu et retrouvé*².

L'écriture est venue quand je me suis éloigné de Sainte-Agathe pour entrer dans une institution religieuse. L'éloignement, l'ennui, la nostalgie pour mes « beaux lacs », ont fait que je me suis mis à écrire, des poèmes sur la nature d'abord. Mais je ne savais pas ce que c'était un poème. J'ai même été puni une fois à cause de ça. Un professeur découvrant mes écritures déclara péremptoirement: « Vous ne suivez pas les règles. » Et il me condamna à apprendre par cœur un traité de versification.

Cette éducation religieuse vous a-t-elle marqué en profondeur?

Non, pas au-delà de ces années. C'est devenu un héritage culturel.

Souvent le poète meurt dans l'individu, au sortir de l'adolescence. Chez vous ce fut le contraire. Y a-t-il eu choc décisif?

J'étais à Montréal, c'était en 1947-1948. Je faisais l'apprentissage de l'humiliation, de la pauvreté, mais aussi de la littérature. Je découvrais les poètes québécois de la fin du XIX^e siècle et du début du XX^e comme Alfred DesRochers, Nelligan. Je me sentais étranger dans mon pays. Il y avait en moi un mal-être que je ne parvenais pas à définir, que j'essayais d'exprimer. Et un jour, dans une librairie, j'ai ouvert au hasard un livre et je suis tombé sur ces vers: « Tous les pays qui n'ont pas de légende / sont condamnés à mourir de froid. »

2. La mère de Miron, Jeanne Michauville, lisait en effet souvent à ses enfants, dans une édition de la librairie Beauchemin, la légende de *Geneviève de Brabant*, qui avait enchanté l'enfance de Marcel Proust, et le roman de jeunesse très populaire de l'abbé Jean-Baptiste Proulx, *L'enfant perdu et retrouvé ou Pierre Cholet*, qui avait connu de nombreuses rééditions chez Beauchemin entre 1900 et 1926.

je me suis révolté, mais pas contre les dimensions culturelles de la religion...

Au contraire de bien des gens, vous en avez gardé la culture.

Oui, pour moi, l'Église catholique, à cette époque-là, c'était le ministère de la Culture. À cette époque de pays de misère – on appelait ça les pays de misère, c'était loin l'Archambault, passé Sainte-Agathe, il n'y avait presque pas de chemin, on se battait pour des bouts de pavage, au début des années 1940 –, donc, dans ces pays de misère, je m'imbibais aussi de tout ce qui était culturel. Par rapport à la religion, je suis un peu comme [Hubert] Aquin qui dit : « Il ne faut jamais cracher sur le curé. » Cependant, plus tard, je me révolterai ou je dénoncerai avec virulence le cléricisme de l'Église, le pouvoir temporel de l'Église, mais quand même, j'ai toujours gardé la dimension culturelle et esthétique que cette Église a eue parmi nous, même si je n'en suis plus.

C'est la gardienne de la langue ?

Pas seulement gardienne de la langue, gardienne d'un rituel aussi. Je m'en allais l'autre jour dans les Laurentides, c'était Pâques, et qu'est-ce que je chantais ? (*Il fredonne Regina cæli.*) C'est beau aussi, il y a tout un rituel là, tout un côté culturel. Moi, j'ai toujours été très sensible à la beauté. Tout jeune, je ne sais pas pourquoi, j'avais une faculté d'absence à mon entourage... Tout à coup, quand je trouvais quelque chose de beau, je pouvais laisser tomber tous mes camarades de jeu et m'arrêter et regarder un coucher de soleil, regarder une épervière orangée le long du chemin, les circonvolutions des hirondelles bicolores – j'apprenais tous les noms de ces oiseaux et de ces fleurs. C'est pourquoi il y a beaucoup de noms d'oiseaux et de fleurs dans ma poésie : le jaseur des cèdres, le martin-pêcheur... Les claytonies, les érythrones, les trilles, des fleurs des bois parce que, moi, je

Gaston Miron n'a cessé de s'expliquer et de se raconter tout au long de sa vie. Marie-Andrée Beaudet et Pierre Nepveu proposent ici une sélection des nombreuses entrevues que le poète a accordées à la presse écrite et électronique. Ces entretiens permettent de retracer l'évolution de son personnage public, depuis le modeste éditeur de la « jeune poésie canadienne » jusqu'à l'écrivain reconnu internationalement. On l'entend débattre de la situation culturelle du Québec, du statut de la langue française, du combat politique. S'il met du temps à accepter de parler de sa pratique poétique, ses propos, quand il y vient, et particulièrement ses échanges avec son traducteur Flávio Aguiar, s'avèrent une véritable leçon d'écriture. Il rappelle aussi le souvenir d'écrivains qu'il a connus : Alain Grandbois, Jean-Jules Richard, Alfred DesRochers. On retrouve dans ces entretiens la parole généreuse du poète, aimant rire et chanter, et toujours prêt à évoquer ses origines, sa famille, ses amitiés, ses amours – bref, on entend la voix vive de Gaston Miron.

Né à Sainte-Agathe-des-Monts en 1928 et mort à Montréal en 1996, Gaston Miron est l'auteur de *L'homme rapaillé*, recueil sans cesse repris et augmenté depuis sa première édition en 1970 et traduit en plusieurs langues. Éditeur, cofondateur des Éditions de l'Hexagone, Miron a aussi été un incomparable animateur culturel et un infatigable militant indépendantiste.



ISBN 978-2-89006-783-7



9782890067837